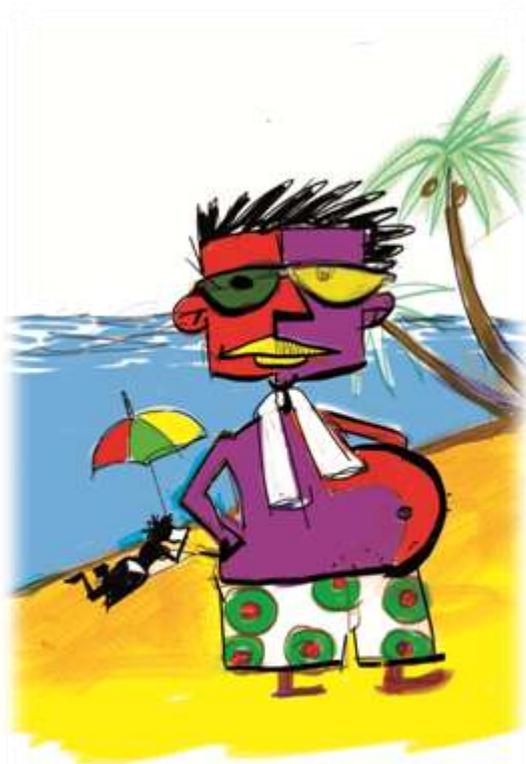


Dominik Fopoussi

Châtiments névrotiques



Roman

DIASPORAS

NOIRES

Collection



Vies



©Dominik Fopoussi 2015

ISBN version numérique : 979-10-91999-18-2

Date de publication numérique : 28 septembre 2015

Cette version numérique n'est pas autorisée pour l'impression

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle. L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'œuvre.

Illustration couverture : Malyk

Dominik Fopoussi

Châtiments névrotiques

Roman

Dédicace

À mon père,

À ma mère,

Ces lignes sont la meilleure trace de vos efforts.

Avertissement

Je revendique le droit à une imagination débridée, nourrie du suc d'un environnement réel incroyablement surréaliste. Les faits n'ont peut-être pas pu arriver, mais ils auraient pu l'être. Que les critiques ne s'y retrouvent pas, relativement au genre littéraire, je le regrette, mais qu'ils s'en accommodent. Chacun, hélas, pourrait très bien se reconnaître dans ce récit qui est avant tout impersonnel et, malgré tout, interdit aux personnes crédules.

La chute

« Brigadiers, emmenez-le ». Un vrai séisme venait de se produire au Tribunal Criminel Spécial de la capitale. Dégé, ancien directeur général de sociétés d'État, aussi appelé Directeur Généreux, venait d'écoper de 99 ans d'emprisonnement ferme en peine cumulée, pour avoir été reconnu coupable de détournements de deniers publics, de complicité de détournements, de concussion, de délit d'initié et de détournement de mineurs. Un véritable tremblement de terre dans ce pays où il faisait figure de vice-dieu. Il devait être deux heures du matin. Quelques instants auparavant, le président du collège des juges, tout en écoutant les dernières plaidoiries de la défense constituée d'un parterre d'avocats dont certains venaient des capitales occidentales, s'était mis à feuilleter son code pénal, le nouveau code, promulgué depuis peu. « Cela ne trompe jamais », avait chuchoté un journaliste, habitué des pas-perdus. « Chaque fois que le président se saisit du Code pénal au moment du verdict, c'est qu'il va prononcer une peine privative de liberté ». Ainsi s'achevait un long procès, commencé comme un jeu, trois ans plus tôt.

Châtiments névrotiques

Par un jour de pluie orageuse, alors que Dégé avait décidé de faire la grasse matinée quoiqu'il advienne, des agents de police en civil avaient sonné à son portail, aux aurores. Il était encore au chaud, lorsque son personnel d'intérieur sonna. « Qu'est-ce que c'est ? », avait-il tonné, agacé, de sa voix de stentor. « Des messieurs de la police », avait répliqué une voix étouffée derrière la porte. Le domestique ne put pas en dire davantage, car, derrière lui, le chef de file de la délégation de policiers l'interrompit : « Monsieur Dégé, ouvrez ! Je suis le directeur de la Police judiciaire. Ne tentez pas de vous enfuir. Votre résidence est encerclée. Vous êtes cerné. » Dégé n'en croyait pas ses oreilles. Qui était capable de se comporter ainsi dans ce pays ? Qui pouvait ainsi violer son intimité à une heure aussi impossible ? C'était en effet suicidaire de provoquer de cette manière l'un des hommes les plus puissants du pays qui n'avait que du mépris pour tout le monde, excepté son président de patron et quelques rares privilégiés. Il avait coutume de narguer les administrateurs des entreprises respectives qu'il dirigeait au cours des conseils d'administration en leur balançant, quand ils voulaient regarder de très près ses actes ou son bilan : « C'est le décret qui m'a mis ici. Inutile de jouer les braves alors qu'on vous demande seulement d'émarger ». Des rapports de toutes sortes de ses collaborateurs, des contrôleurs d'État ou de ses détracteurs au président le laissaient de marbre. Quand les deux hommes se voyaient, ils parlaient à longueur de journée de loisirs et de plaisirs coquins. Ils ressassaient avec délectation et nostalgie leur

Châtiments névrotiques

jeunesse commune, en l'occurrence, leur adolescence, quand ils commençaient à courir les filles. Les affaires du pays étaient rarement à l'ordre du jour, moins encore la gestion de l'entreprise à lui confiée. Des jeux et des beuveries, des blagues salaces, décalées par rapport à leur âge. Ils projetaient leurs prochaines vacances et révisaient leurs plans pour y aller sans leurs énièmes épouses, rien qu'avec de nouvelles conquêtes, du genre vraiment recherché. Il n'avait donc à craindre ni les hommes ni Dieu lui-même et n'allait à l'église que par pure convenance.

Voilà qu'un matin maussade, alors qu'il était emmitouflé dans ses draps douilletts, atteignant un état d'immortalité dans les bras de sa nouvelle épouse, un sombre individu était venu troubler sa quiétude. Cela était insupportable et impardonnable. Il devait le lui faire savoir. Enfilant rapidement un pyjama, il prit l'un de ses multiples téléphones portables, passa dans son bureau attendant à sa chambre à coucher, en laissant son épouse sortie brusquement de sa plénitude, dans le lit, et appela le numéro d'urgence du président. Le téléphone sonna très longtemps sans qu'on ne décrochât. Sans doute était-il trop tôt pour réveiller son ami. Il alla dans sa douche où il se donna des jets d'eau thermale sur le visage, question de se calmer les nerfs. Puis, il retourna dans sa chambre où il piqua une colère impériale. « Ce monsieur peut dire adieu à sa carrière, à sa famille aussi, ainsi qu'à sa liberté. D'ailleurs, il peut directement faire ses adieux à la vie. »

Châtiments névrotiques

Se reprenant, il demanda à travers l'interphone qu'on installât le visiteur dans l'un de ses nombreux séjours qu'il avait baptisé « Poula poula », l'un de ceux qui accueillait du tout-venant. Trente minutes plus tard, il descendit et lança un regard dédaigneux à l'individu qui osait ainsi le troubler. Celui-ci était en train d'échanger quelques propos vaseux avec ses deux camarades, pour tromper l'attente. Les autres attendaient dehors. Ces petits fonctionnaires de la police allaient regretter leur acte. « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » – « Je vous présente les commissaires... » – « Allez droit au but ! Vous ne vous rendez peut-être pas compte que vous venez de frapper à la porte de l'enfer. Un coup de fil, un seul et vous le comprendriez. Mieux, vous n'auriez même pas le temps de vous en apercevoir ! » Il pétaradait et les policiers essayaient sans broncher ses rafales, impassibles comme des soldats britanniques à Hiroshima le soir du 6 août 1945. Le meneur des policiers prit la parole : « Vous faites l'objet d'un mandat d'amener, monsieur. Vous devez nous suivre au poste, pour examen de situation ». Dégé se fendit d'un rire crispé. Il n'avait pas entendu cela depuis belle lurette. Adolescent, il en rigolait avec ses camarades, singeant les patrouilles coloniales de sécurité qui, au cours des rafles, prenaient les gens qui n'avaient pas de carte nationale d'identité. Soudain devenu sérieux, il demanda à identifier les policiers qui ne firent aucune difficulté, puisque l'entrée impromptue du maître des lieux les avait poussés à griller les usages. C'étaient des directeurs de la brigade des crimes économiques de la police judiciaire. Ils étaient

Châtiments névrotiques

envoyés par « la hiérarchie » pour embarquer au poste ce grand directeur général, comme un vulgaire voyou de bas quartiers. Il prit le téléphone, forma discrètement un numéro. L'attente fut longue et son visage développait pendant ce temps des tics ridicules : clignements incessants des cils, froissement du nez et rictus des commissures.

Il refit un autre numéro : « Bonjour Madame Son Excellence. Pardon, Mama, de vous déranger. Je n'arrive pas à joindre le boss. Je me disais que... » – « Ne quitte pas. Je te le passe. » – « L'Homme..., j'ai des gens ici qui veulent m'emmener je ne sais où, pour examen de situation, prétendent-ils. Je n'y comprends rien, c'est pourquoi je voulais t'informer. Des fois que ce seraient des escrocs comme on n'en compte plus ici dehors. » – « Ce ne sont pas des escrocs. Laissez-les faire leur travail ». Il y eut un bruit sec à l'autre bout. Il en oublia de décrocher le téléphone de son oreille, lequel rentra dans une mélodie lancinante avant de sombrer dans un silence assourdissant. Il était figé comme une statue mal fichue. Dégé revint à la réalité grâce à une gifle policièrement administrée par le chef des flics. Imparable ! Il se remit brutalement sur son séant. Et tenta d'appréhender de nouveau le monde où il se trouvait. Ainsi donc, le monde n'était plus monde. Cette phrase lui était mécaniquement revenue à l'esprit. Élève, il s'était fait copieusement chicoter pour l'avoir utilisée dans son devoir de rédaction. Le professeur soutenait qu'elle ne signifiait absolument rien et n'ajoutait rien à son devoir. « D'ailleurs, insistait-il, quelle que soit ton appréhension du monde, le monde sera toujours le monde,

Châtiments névrotiques

avec ou sans toi. Tu n'es même pas un grain de sable dans la mer. À l'échelle du monde, à moins de te faire remarquer par de très grands exploits comme Newton, Einstein, Freud, Platon ou Socrate, tu n'es même pas un simple élément statistique. Surtout quand tu viens d'un pays dont même le président ne compte pas à l'échelle de la région : jamais cité en exemple, jamais intervenu dans un dossier important, jamais là quand il faut. Là maintenant, tu n'es rien, même pas un embryon de rien, pas même le moindre petit soupçon du plus petit élément produit par la nature. Rien, rien de rien. Comprends que pour évoquer le monde, il faut le mériter. Ce n'est pas ton cas. Ce n'est pas en réfléchissant comme tu le fais que tu vas y arriver. Enfonce-toi cela dans le crâne et ne l'oublie jamais. Tâche d'exister réellement, puis après, tu pourras parler tout simplement, pas du monde... »

D'accord, mais depuis, il avait fait du chemin. Il n'était pas tout ce monde cité en exemple, mais quand même ! Lui, lui-même, le très grand, le baobab, le roc, se faisait maltraiter par un vulgaire policier. Quelle ruine ! Quel désespoir ! Il manqua de défaillir, mais un dernier ressort, venu d'on ne sait où, lui fit garder une certaine dignité. « Donnez-moi une petite minute pour m'apprêter. Ensuite, je suis à vous », avait-il fini par balbutier. Il s'étonna d'avoir prononcé cette autre phrase qu'il avait entendue mille et une fois, mais ces fois-là sortie de la bouche des femmes qu'il souillait, à coup de CFA, depuis de nombreuses années. Elles lui répétaient à volonté et souvent à sa demande, au présent, sous l'effet des drogues, de l'ivresse de l'argent et de toutes sortes d'alcools

Châtiments névrotiques

et d'aphrodisiaques, qu'elles étaient à lui, elles lui appartenaient. Et il s'excitait de posséder ces corps, souvent tirillés, toujours malheureux, esclaves de l'argent, de la misère. Le plus incroyablement possible, il venait de dire qu'il serait à quelqu'un. Heureusement que ce n'était pas dans le même sens que celui de ses multiples conquêtes. Qu'importe d'ailleurs puisque le glas, comme on dit souvent, venait de sonner pour lui !

Il se fit en tremblotant une toilette. Son épouse, flageolante, le rejoignit dans la salle d'eau pour lui témoigner son soutien. Ses baisers chutaient dru comme des glaçons sortis d'un iceberg et ses câlins, rugueux comme une roche ébauchée, lui hérissaient le poil. Il n'avait plus le cœur à rien. Ses projets de la journée s'étaient évanouis. Il s'était promis, une fois qu'il se serait sorti des griffes de cette louve qui encombrait son lit, d'aller se donner un bon moment avec la jeune femme de son plus proche collaborateur dans une garçonnière qu'il louait depuis dix ans pour ce genre de pratique, et dans laquelle celle-ci ne pouvait prétendre à aucune exclusivité. Ensuite, il devait contribuer à faire chuter un concurrent un peu trop ambitieux de l'un de ses amis en l'attirant dans un piège dressé sournoisement avec la complicité de vieux coquins. Ce n'est qu'après tout cela qu'il devait faire un détour à ses bureaux pour éplucher son courrier. L'essentiel de celui-ci était fait de demandes d'aides formulées par les gens de son village à qui il avait demandé, au cours d'une tournée électorale, de lui adresser toutes les doléances imaginables, à la condition de voter pour son

Châtiments névrotiques

mentor, le président. Le prenant au mot, tous, comme des moutons de Panurge, étaient allés aux urnes et avaient plébiscité leur champion commun. Derrière les doléances, suivaient les suppliques de ses multiples conquêtes qui, toutes, posaient des problèmes domestiques. Il y en avait qui n'avaient pas de gaz, celles qui n'avaient pas de couches ni de lait pour leur bébé ; celles qui n'avaient pas réussi à inscrire leur enfant à l'école ; celles dont les parents étaient à l'article de mort et nécessitaient une évacuation sanitaire ; celles qui souhaitaient poursuivre leurs études à l'étranger et qui avaient besoin de caution et de visa pour transpercer la forteresse anti-immigration occidentale ; celles qui étaient tombées enceintes par accident et qui ne voulaient pas que leurs maris en sussent un mot ; celles qui voulaient passer trois semaines de détente dans ses bras sur une île déserte ; celles qui avaient besoin d'argent pour les finitions de leur maison ; celles qui ne voulaient rien de moins qu'il passât dîner un soir à la maison ; celles qui voulaient carrément l'épouser ; celles qui lui promettaient des triplés ou des quadruplés... Il y avait les neveux et nièces qui comptaient sur leur tonton pour aller s'installer dans un pays du nord ; des neveux qui devaient satisfaire aux exigences de leurs futurs beaux-parents en leur assurant une rente à vie à travers une dot surévaluée ; des nièces tyranniques qui voulaient que leur tonton prenne en mains leurs copains et les convoie vers des cioux plus prospères... C'était l'essentiel de son travail. Quand il arrivait au bureau, après avoir profité des largesses de sa secrétaire, qui était rarement la même, il n'était « plus

Châtiments névrotiques

là pour personne » pour plusieurs heures. Ainsi, il pouvait se rendre compte de combien il était important. Des fois, il pensait qu'il était aussi sollicité que l'était Dieu et qu'en comparaison, il était meilleur, car il était prompt à réagir. Ce qui n'était pas le cas du Divin qui ne réagissait que selon son seul bon vouloir, quand il lui arrivait de réagir. Depuis un demi-siècle, il lui demandait des quadruplets sans pouvoir obtenir ne serait-ce que la moitié ! Il a même été floué dans sa quête effrénée de quadruplets par une de ses maîtresses qui lui avait attribué les jumeaux d'un autre.

Dans cette quête de naissances multiples, il avait recensé des femmes de tous âges sans succès. Il s'était tué et continuait de se tuer à la tâche depuis de nombreuses années en vain. Les unes après les autres, les plus volontaires comme les plus régulières, malgré des stimulations aussi bien de la médecine traditionnelle que de la médecine moderne, les femmes étaient lamentablement passées à la ménopause. Il était ainsi père d'un millier d'enfants disséminés dans le monde : des noirs, des métis, des tout blancs, des jaunes, des rouges, des arcs-en-ciel. Du moins à en croire les nombreuses annonces que les génitrices lui faisaient, soit par téléphone, soit par écrit, soit par l'intermédiaire d'amis. Parfois même par la rumeur. Il lui arrivait de croiser sur son chemin des espèces de ses clones ou des répliques de certains de ceux des enfants qu'il élevait chez lui. Il tenait un registre où il consignait les naissances et les noms, sans jamais se préoccuper si les rejetons portaient effectivement les noms qu'il attribuait. Au début, il donnait les noms des gens qui comptaient pour lui.

Châtiments névrotiques

Ayant rapidement fait le tour, il avait commencé à se faire plaisir, donnant des noms de toutes les origines, de chez lui comme des autres tribus du pays, des noms importés des différents pays qu'il avait visités. Puis, se rendant compte qu'il attribuait assez régulièrement les mêmes noms, il décida de donner son patronyme à tous ceux qui viendraient dans ce monde par ses soins, réels ou supposés.

Parfois, il s'enfermait avec des amis, directeurs généraux comme lui. Ensemble, ils engageaient un bal de champagne et de lubricité pendant une journée entière avant de s'ébranler, la nuit tombée, vers des maisons closes créées et entretenues par leurs soins pour leurs plaisirs. Quelquefois aussi, c'était le défilé des femmes qui entraient en file dans son bureau. Elles donnaient à sa salle d'attente un joli décor. On se croyait parfois dans les coulisses d'un défilé de mode. C'était un vrai podium de défilé de mode où s'affrontaient sans façon, couturiers, joailliers, parfumeurs les plus célèbres et de toutes les origines : Cardin, Chanel, Gaultier, Saint Laurent, Patou, Cristobal, Dior, Gianfranco, Givenchy, Kenzo, Lacroix, Laroche, Paco, Nina, Balmain, Lancôme, etc. s'exprimaient, chacun à leur façon et selon les objets, à travers ces dames. Il y en avait de tous les âges et de tous les styles : des tenues assorties aux sacs ou aux chaussures, des boucles d'oreilles en or, des sertis de diamant, des émeraudes, des rubis ; des rouges et brillants à lèvres, avec leurs tubes les uns aussi suggestifs que les autres, qu'elles sortaient machinalement pour adoucir et faire briller leurs lèvres, tenant dans une main de minuscules miroirs aux

Châtiments névrotiques

formes variées, tout aussi suggestives. Les différents parfums de marque, forcés à une cohabitation rivale étrange, que n'avaient jamais imaginée leurs créateurs respectifs, échangeaient, à l'image de ces dames, une conversation de défiance. Entre les marques présentes, se développaient des sentiments conflictuels, parfois violents, souvent latents, alimentés par les dames qui les instrumentalisaient. Elles étaient là ces dames, spectatrices imperturbables de leur mise en scène, chacune énigmatique, pensive. Chacune se demandant ce qu'elle représentait pour ce « beau et riche prince charmant ». Chacune espérait avoir raison de toutes les autres en fin de compte. Il suffisait juste d'être patiente, pertinente, de savoir manœuvrer, de savoir le tenir. Il n'aurait finalement d'yeux que pour elle. Une telle bataille n'était pas gagnée d'avance. Les dames avaient un même dénominateur commun : leur Directeur Généreux d'amant. Elles dépendaient toutes de lui. Tous les étalages de sa salle d'attente provenaient de lui. Il y en avait qu'il avait achetés lui-même au cours de ses nombreux voyages à l'étranger pour faire plaisir à ses maîtresses.

Chacun de ses retours de voyage ressemblait à l'importation de marchandises d'un hypermarché. Il lui arrivait d'occuper quasiment seul la soute à bagages de l'avion pour transporter divers biens acquis pendant son séjour à l'étranger. Il ramenait, à chaque fois, les mêmes objets : des meubles, des effets vestimentaires, de l'électroménager, des jouets pour enfants, des berceaux, des gadgets de riches, des sex toys, de

Châtiments névrotiques

la lingerie fine, des voitures, des luminaires, des équipements de sport, des machines de casino, etc.

Il était connu de tous les douaniers qui n'osaient plus lui demander s'il avait « quelque chose à déclarer ». Tous se mettaient en quatre pour le servir. Il distribuait les billets et les sourires pour s'aliéner les services des agents du fret. Les contrôleurs de la compagnie aérienne nationale ne lui posaient jamais de question. Ils se contentaient d'embarquer ses bagages, ne les pesant que pour avoir une idée de leurs poids pour la sécurité du vol et non pour garantir les recettes du fret. Il payait quand il voulait et combien il voulait. On le connaissait ainsi. Il avait établi cette réputation en embarquant dans l'avion présidentiel une grosse cylindrée qu'il avait achetée au cours d'un séjour en occident. Cela fit grand bruit. On prétendit même que son ami l'avait forcé à retourner le véhicule afin de l'acheminer normalement par bateau. Il n'en était rien. Une semaine après, il s'était improvisé un rallye urbain, avec force convois, afin de bien montrer aux habitants de la capitale, qui se chargeraient de faire circuler la nouvelle, qu'il avait bel et bien importé une voiture par avion, dans l'avion de son ami. L'amitié n'était pas un vain mot.

Ses bagages étaient acheminés dans sa résidence des cadeaux où un intendant s'occupait de les gérer. Un hôtel particulier, digne d'un 5 étoiles. Quand l'une de ses conquêtes désirait quelque chose, il l'envoyait à la résidence des cadeaux. Celui-ci se faisait un plaisir de servir ces dames, exprimant une générosité sélective en fonction du béguin qu'il pouvait

Châtiments névrotiques

avoir pour l'une ou pour l'autre. Régulièrement d'ailleurs, elles savaient le remercier. Ce qui avait pour conséquence d'améliorer la qualité et la quantité des cadeaux. Il était le maître absolu des lieux, bien qu'il tînt son pouvoir de son copain Dégé. Ce grenier était son fonds de commerce. Il lui permettait de réaliser ses propres conquêtes, bien qu'il partageât celles de Dégé. Parfois, il en faisait le point du mois et se rendait compte qu'il avait séduit sur la période une centaine de femmes. Il disposait d'un organisateur pour noter les noms et adresses, les occasions des rencontres, les rendez-vous et ce qu'il appelait le pointage. Surtout le pointage. Quand il n'était pas en train de recevoir, il se livrait à des statistiques bizarres afin de faire ses classements : qui était la plus belle, la plus ingénieuse, la plus coquine ? Qui était la plus régulière sur le lit, sur le canapé, sur la table à manger, sur le plan de travail de la cuisine, sur le sol du séjour, à la douche, dans les escaliers, sur le balcon, dans le jardin ? Qui avait les plus jolis seins ? La plus belle cambrure ? Qui avait le plus beau prénom, le meilleur petit nom, bien qu'il les appela toutes Chéé ou Bée pour ne pas avoir à s'emmêler les pédales ? Parfois, pour rigoler, il appelait l'une du prénom de l'autre. Et quand celle-ci s'en offusquait, il prétendait qu'il venait de la baptiser. Il voulait savoir qui était la plus bruyante (il avait des enregistrements vidéo, parfois pris à l'insu de ses proies, souvent de leur plein gré, qu'il passait le temps à repasser), la plus exquise, la plus salace, la plus folle, qui réalisait le plus de prouesses. Il se faisait souvent aider par des amis afin que ses

Châtiments névrotiques

classements soit fussent « les plus fiables possible ». Ces classements lui servaient à faire des recommandations à son ami Dégé avec lequel, souvent, il s'offrait des séances de visionnage où les femmes se donnaient en spectacle. Pour faire efficace, il rassemblait les meilleures séquences, les plus torrides, les plus excitantes. Dégé savait lui faire confiance. Il était son testeur. À ce titre, il lui évitait d'avoir à s'ennuyer avec une femme ou à s'embarquer dans une aventure sexuelle avec une qui était incapable de lui donner satisfaction. Les femmes avaient pour mission de se déployer pour que Dégé atteigne son orgasme. Celles qui n'avaient pas de culture ou qui n'avaient pas été à l'école étaient priées de se taire. Elles ne devaient initier aucune conversation, pour ne pas lasser le patron et détruire leurs meilleurs atouts qui restaient leur corps, leur beauté. Il ne se donnait aucune peine. Et quand il n'y arrivait pas, il piquait une colère hystérique et ne revoyait plus jamais la femme en question. Cependant, elle pouvait continuer à aller voir son intendant testeur pour prendre de l'argent ou des biens. Cela ne lui posait aucun problème. La résidence des cadeaux était approvisionnée pour cela. Il ne fallait surtout pas refuser des cadeaux à ses visiteuses.

Il avait construit la résidence des cadeaux en six mois. L'idée lui était venue de son testeur. Jusque-là, toutes les transactions se passaient dans les hôtels où des suites étaient réservées à l'année à travers tout le pays et le monde entier. Le testeur intendant faisait la navette pour aller diligenter les affaires avec leurs maîtresses communes. Il n'y avait plus

Châtiments névrotiques

dans le pays d'hôtel où ils n'avaient séjourné. Leur réputation courait les cinq continents. Ils y avaient également séduit quasiment toute la gent féminine, du moins celles qu'ils estimaient à la hauteur de leur folie des sens. Leurs exploits faisaient jaser tout le pays, mais surtout leur présence dans une ville semait une panique chez les hommes. Les querelles et les scènes de jalousie se multipliaient. Certains maris allaient jusqu'à mettre leur épouse en résidence surveillée pendant la durée de leur séjour dans la ville. Ce qui faisait que bien des semaines après leur départ, la crise continuait à secouer certains couples. Parfois parce que les épouses avaient été injustement soupçonnées, souvent parce que les époux avaient court-circuité leurs foires aux cadeaux. Une fois dans une ville du Nord, on a failli assister à un drame. La femme du gouverneur, qui avait été assignée à résidence par son mari, tenue à l'œil par un bataillon de militaires réquisitionnés à cet effet, avait réussi, avec l'aide de l'officier qui dirigeait sa surveillance, à s'exfiltrer. Celui-ci avait reçu auparavant une valise de billets de banque comme motivation.

Le gouverneur avait réquisitionné une partie de l'armée parce qu'il était occupé par les opérations de comptage des votes de l'élection présidentielle qui venait d'avoir lieu. Il devait personnellement diriger les opérations afin de s'assurer que tout était mis en œuvre pour que le président l'emporte « avec une très large majorité » dans son territoire de commandement. Il s'était alors déplacé à 115 km à l'intérieur de la région, laissant femme et enfants seuls.

Châtiments névrotiques

Comme il soupçonnait un possible contact entre son épouse et Dégé, il craignait que pendant son absence, celle-ci s'en allât le voir.

L'épouse était alors allée à la rencontre de Dégé. Ils avaient passé la nuit dans un hôtel de la ville, après avoir dîné en amoureux éperdus. La nouvelle fit très vite le tour de la ville. En moins de rien, chacun était allé toucher du doigt ce qui n'était jusque-là que des racontars. Bientôt, un frénétique ballet de va-et-vient discrets s'organisa pour voir l'épouse du « chef terre » en tête-à-tête amoureux avec un Don Juan impénitent. Elle était sublime et radieuse. Elle était belle et épanouie. Lui l'entourait de mille précautions et la couvrait de baisers de plus en plus langoureux. On aurait dit une répétition pour le tournage d'un film érotique. Mais tout se passait dans un tel naturel ! Outrés, les administrés du gouverneur s'organisèrent instantanément en comités pour sauver l'honneur de leur « chef terre ». Les rivales de madame *la gouverneure*, recrutées dans les ménages et chez les jeunes filles se constituèrent, sous le prétexte de défendre leur « mari monsieur le gouverneur » offensé. De fil en aiguille, le gouverneur en fut informé. Il fit sur-le-champ des messages portés pour donner ses instructions. Bien qu'il fût profondément blessé dans sa chair de « chef terre » et d'époux cornu, il ordonna aux forces de l'ordre sous sa responsabilité « de savoir raison garder ». Il fallait demander le plus gentiment possible à Dégé et sa délégation de vider les lieux avant le lever du jour. Ce à quoi Dégé répondit qu'il était un homme libre dans un pays libre qui garantissait la

Châtiments névrotiques

libre circulation des personnes et des biens sur l'ensemble du territoire. Des idéaux qui étaient prônés et soutenus par le président. Toute personne qui se mettrait en travers de ce socle de la démocratie et de l'humanisme présidentiels serait un ennemi de la République et du président. Il n'hésiterait pas à faire un rapport tranchant au président sur la façon dont ses collaborateurs travaillaient à son impopularité. Ayant eu ce retour, le gouverneur battit en retraite et laissa sa femme dans les griffes de ce diable qu'il connaissait bien. Il avait dans le temps monté mille opérations biscornues pour gagner des marchés publics, facturés au centuple. C'est à cette occasion que Dégé, alors jeune premier qui venait de pénétrer au cœur du sérail fit la rencontre de son épouse avec laquelle il se lia d'amitié, laquelle se développera par la suite en une relation amoureuse vicieuse. La femme s'énamoura sans calcul, car le jeune homme était fort séduisant. Son mari, soutenait délicatement et difficilement une carrière faite de flagornerie, de tricherie et de compromission. De par sa position, il n'avait jamais dédaigné de souiller les femmes des autres. Elle contenait sa colère et sa jalousie en allant chercher la force dans la tradition de son village. Chez eux, on savait être patient. On savait préparer les vengeance et corriger les erreurs des gens. On savait composer avec le temps. On savait s'effacer jusqu'à l'inexistence pour revenir comme un tsunami. Elle avait su subir les frasques de monsieur son époux sans rien dire. Elle savait que son corps lui appartenait et qu'elle seule avait le dernier mot sur tout ce qui le concernait. Elle pouvait se refuser ou se donner à

Châtiments névrotiques

volonté. Il suffisait justement de le vouloir. Silencieusement, elle se répétait souvent : « Un jour, ma volonté sera faite ». Mais quand elle tomba amoureuse de ce jeune homme, ce fut sans préméditation et sans aucune volonté de nuire à son époux. Celui-ci en disait beaucoup de bien. Par exemple, c'est lui qui offrit au couple ses premières vacances à l'étranger. La femme apprit plus tard par l'entremise d'une indiscretion savamment orchestrée, que son mari avait d'abord voulu se rendre à la Côte d'Azur avec une maîtresse, sa meilleure amie qui était la témoin de son mariage. C'est Dégé qui l'avait découragé. Quand elle le sut, elle se sentit redevable à cet homme timide et muet. Elle ne sut pas comment le remercier. Mais elle lui dit à l'occasion d'une réception au Palais quand ils eurent à échanger quelques mots qu'elle était contente de rencontrer un homme d'une telle probité. Pour toute réponse, le bonhomme fit une genuflexion. Cela eut le chic de l'étaler littéralement à ses pieds. « Quel charmant monsieur ! se disait-elle. Comment ai-je fait pour épouser un rustre comme mon mari ? » L'homme, rompu aux opérations de charme, ne fit rien dans un premier temps. Il la laissa languir. Il attendit que le fruit fût mûr, comme il aimait à dire. Cela prit du temps, mais c'est la femme seule qui en souffrait. D'autant qu'à la maison, elle n'était que rarement honorée. Elle avait le malheur d'avoir épousé un homme de pouvoir, constamment sollicité. Même quand il ne l'était pas, elle lui était totalement transparente, occupé qu'il était à soigner sa carrière et à gérer ses nombreuses maîtresses.

Châtiments névrotiques

Dégé ne voyait pas le temps passer, puisque c'est elle qui était dans la nasse. Le jour où il prit la jeune femme dans ses bras, ce fut pour toujours. Ils ne se quittaient plus, unis qu'ils étaient par un mauvais destin. La femme avait pris une grossesse. Le gouverneur, heureux, avait organisé une gigantesque fête. Il était père pour la première fois. Double père en plus : des jumeaux, de vrais, monozygotes ainsi qu'avaient diagnostiqué les médecins après l'échographie : deux garçons. C'était essentiel dans sa culture. Cela se fêtait aussi joyeusement que le mariage. C'est pourquoi il avait fait venir toute sa famille, avait invité son patron le ministre de l'Intérieur, ainsi que tous ses amis haut placés. Il avait même trouvé le moyen de faire parvenir un carton au couple présidentiel. Lequel, ne pouvant naturellement être là, lui avait envoyé une enveloppe. L'enveloppe contenait un demi-milliard de francs, duquel il avait soustrait cinquante millions qu'il avait remis à son intermédiaire du Palais. Dégé était bien sûr en bonne place dans la liste des invités. Le gouverneur le vénérait. Il lui devait sa carrière et espérait davantage de lui. Au cours de la soirée, il tenait élégamment sa coupe de champagne qu'il sirotait comme une jeunette s'attaquant à un lapin. Un feu d'allégresse le brûlait de l'intérieur. Il était certain d'être le père clandestin des enfants qu'on célébrait. C'est pour cela qu'il avait fait de cette fête son affaire personnelle. Il avait offert beaucoup de cadeaux aux héros du jour. Les enfants, comme leurs parents étaient habillés par lui. Plusieurs semaines auparavant, il leur avait envoyé à la maison son intendant testeur s'occuper de leur

Châtiments névrotiques

tenue et de la décoration. Le gouverneur avait choisi trois costumes, son épouse deux superbes robes, trois paires de chaussures, deux sacs à main, un parfum et beaucoup d'autres accessoires. Pour les enfants, le testeur avait préparé une pléthore d'objets : chaussons, combinaisons, grenouillères, poussettes, etc. ainsi que de nombreuses caisses de jouets. Dégé ignorait qu'avant de rentrer dans l'intimité de la femme, le blues l'avait poussée quelques jours plus tôt, dans les bras d'un jeune voisin qui jouait les répétiteurs des enfants de la famille.

Ce jour-là, le jeune homme qui nourrissait de sombres desseins depuis son entrée dans cette maison, avait trouvé la femme seule, plongée dans une morgue trop visible. Il entreprit de lui remonter le moral et tout alla trop vite. Ils s'étaient retrouvés sur un même canapé et c'est là-bas que tout s'est finalement passé. La femme en était toute secouée, révoltée. Mais c'était fait. Le jeune homme quant à lui en était tout transporté. Il n'en revenait pas d'avoir atteint un objectif qu'il s'évertuait à chasser de son esprit, tellement il lui semblait démesuré et inaccessible. Ce fut la seule fois. La femme lui ayant expliqué par la suite que c'était une erreur grave et que rien ne serait plus possible entre les deux. Il pleura toutes les larmes de son cœur, dans le silence, sans jamais se confesser à qui que ce soit. Le gouverneur ne constata son absence qu'en voyant les résultats, catastrophiques, des enfants. Quand il s'en enquit, ceux-ci lui apprirent qu'il ne venait plus. Son épouse n'eut pas d'explications à lui donner. Elle répondit à peine à son

Châtiments névrotiques

questionnement, pensive. Elle eut un malaise qui ne la trompa pas. Comme elle soupçonnait une grossesse, elle alla s'acheter un test à la pharmacie. Catastrophe ! C'était une grossesse. Le soir même, elle accabla son mari de tous les maux, l'accusant de la délaisser au profit de jeunes filles de la ville. Le gouverneur se confondit en excuses et l'honora la nuit. Il promit ensuite de ne plus la délaisser et se fit régulier tous les jours durant les semaines suivantes. Mais la femme voyait bien dans ses attitudes la corvée du devoir conjugal. Ses sourires étaient davantage des rictus et ses baisers légers et furtifs, surtout froids. Cela aggravait son malaise. Quand elle restait seule, elle pleurait à chaudes larmes. C'est le moment que choisit Dégé pour refaire surface. Son mari l'avait appelée dans la journée pour lui annoncer qu'ils dîneraient le soir avec quelqu'un qu'elle « aimait bien ». Elle ne savait pas qui. Elle eut une si forte poussée d'adrénaline en le voyant qu'elle en chopa une fièvre. Son mari ne se rendit compte de rien, mais pas Dégé qui était un maître de la marinade. Il savait le moment venu. La soirée n'était qu'une pure formalité. Après en avoir eu confirmation, le reste relevait du détail. Depuis ce soir-là, la femme brûlait de mille feux intérieurs inextinguibles. Car après un premier rendez-vous au cours duquel Dégé avait déployé le grand jeu pour finir de la soumettre, il s'était contenté, jusqu'à ce soir-là, de lui faire convoier des cadeaux, les uns plus luxueux que les autres.

Tout était confus dans la tête de madame *la gouverneure*. Elle croyait halluciner. De fait, il y avait un mélange

Châtiments névrotiques

incroyable d'images dans son cerveau tourmenté. Elle ne parvenait pas à faire la différence entre ses souvenirs de cette nuit magique et la réalité qu'elle avait sous les yeux. Il lui semblait que Dégé répétait des gestes de cette nuit-là. Ce fut une très mauvaise soirée pour elle. D'autant que par précaution, elle avait su garder ses distances. Elle se contenta juste d'une formule de politesse à la fin du dîner qui fut très arrosé. Les deux hommes avaient beaucoup échangé et elle étouffait entre ces deux mâles aveugles qui l'entouraient. L'alcool avait attisé le désir chez tous. Aussi, dès que Dégé fut raccompagné, le gouverneur l'invita tout de suite à se coucher. Elle ne fit aucune résistance, mais elle aurait mille fois préféré l'invitation de Dégé. Du coup, son estomac se refroidit. Soudain prise d'un froid glacial, elle se blottit contre son mari sous les couvertures. Interprétant cette réaction comme une réponse à son invitation, il fut très entreprenant. Elle se laissa faire, transcendant sa douleur. Elle se plongea dans un long rêve qui l'aïda à se soustraire à la réalité. Dégé l'aimait-il toujours ? Aurait-il encore été aussi empressé et maladroit comme le premier soir ? Savait-il seulement qu'elle mourait, chaque jour un peu plus de l'aimer ? Avait-il encore le moindre souvenir de cette nuit qu'elle était capable de raconter dans le moindre détail, quels que fussent l'heure de la journée et son état d'esprit ? Ce soir, il avait été très discret. Mis à part quelques coups d'œil furtifs, il ne lui avait pas envoyé le moindre signal. Que devait-elle retenir ? Que ce fut une simple passade de ce Don Juan qui lui avait volé le cœur et l'âme ? Un vulgaire caprice

Châtiments névrotiques

de riche qui ne se refuse rien ? Était-elle un minable élément statistique dans la vie de cet homme qui régnait sur tout et sur tous ? Elle était malheureuse de ne pouvoir répondre à ces questions qui déclenchaient une tornade de sentiments contraires dans son âme. Son mari s'était assoupi, repu, avec le sentiment du devoir bien rempli.

Dégé avait regagné son hôtel où une somptueuse demoiselle l'attendait. Il s'était engoncé dans un fauteuil douillet pour se régaler de son spectacle de strip-teaseuse professionnelle. Elle travaillait dans une maison close. Ce soir-là, elle était de repos. Ayant passé avec succès le casting du testeur de Dégé, elle avait été réquisitionnée pour cette mission. Dégé était content d'être le spectateur unique de cette fille. C'est dans ce genre de spectacle qu'il décongestionnait son cerveau de jouisseur fainéant. Tout ce qui l'occupait, c'était les équations impossibles qu'il s'amusait à construire sur les possibilités de faire cohabiter plusieurs femmes sans histoire ; ou bien les possibilités qu'il y ait des problèmes et quels types de problèmes, etc. C'était cela la source de ses surmenages permanents. Quand ils devenaient très fréquents, il se payait un voyage en Europe ou en Amérique, toujours escorté de plusieurs maîtresses pour aller rencontrer ses psys, généralement des femmes, souvent ses maîtresses. Il postait, tous frais payés, deux ou trois maîtresses en Amérique tandis qu'il était en Europe ou en Asie avec autant sinon plus, des maîtresses qu'il ne parvenait pas à voir finalement. Peu leur importait du reste, puisqu'il se trouvait toujours quelqu'un pour leur éviter de s'ennuyer, pendant

Châtiments névrotiques

que leur champion faisait les joyeux à travers la planète. Elles savaient toujours se tenir une fois qu'il était revenu. Bien que se doutant de ce qui se passait dans son dos, Dégé ne posait jamais de questions et ne demandait jamais de compte. Sur ce plan, il était un homme très libéral. Il avait créé un concept pour désigner son libéralisme sur les femmes : le communisme des femmes, avec son pendant le communisme des hommes. Il ne comprenait pas que pour parler de leurs partenaires sexuels, les gens usent d'un possessif excessif : mon, ma. Tout cela l'horripilait. C'était trop de prétention, disait-il. Car personne n'appartient à personne. Chacun s'appartenait et se fixait tout seul ses propres contraintes. Chacun devait fixer ses propres codes moraux. Le reste était une question de convenance, si on voulait. Il avait beau jeu, puisque c'est lui qui menait le jeu dans l'élaboration de sa fameuse théorie. C'est vrai aussi qu'il s'attachait à peu de choses. On ne sait pas s'il s'accrochait même à l'argent qui faisait sa puissance. Comment aurait-il procédé s'il n'avait pas eu à sa libre disposition la fortune publique ? Issu d'une famille de pauvres paysans, il avait eu une enfance démunie, mais pas du tout malheureuse. Il lui manquait beaucoup de choses, mais il était entouré d'enfants de riches qui le pourvoyaient de mille nouveautés. Pour obtenir les biens de ses camarades, il avait pour lui son extrême intelligence et sa ruse. Il était le répétiteur de ses amis à qui il expliquait les leçons qu'ils avaient du mal à assimiler. De l'autre côté, il savait imaginer les plans pour obtenir toutes sortes de faveurs de ses amis ou

Châtiments névrotiques

pour leur éviter la bastonnade de leurs parents. À l'école, il avait des plans pour leur éviter les sanctions des surveillants et encadreurs. En combinant ces qualités, il avait réussi à se mettre à l'abri du besoin, réussissant même à se comporter comme un enfant de riche. Il avait argent et fringues en quantité, exactement comme s'il avait été né d'une famille aisée. C'est depuis cette époque qu'il avait commencé à adopter des habitudes démesurées. Il s'était habitué à l'argent et au commandement. L'argent qui ne lui appartenait pas lui donnait le pouvoir.

Il avait eu un parcours de métronome à l'école, réussissant toujours avec la première des moyennes. Ce qui lui ouvrit la voie à de multiples bourses qui lui permirent de suivre des formations exceptionnelles. Il était un cadre accompli, du point de vue de ses formations successives. À la fin de ses études dans un pays occidental, il avait été recruté chez un constructeur d'automobiles où il dirigeait le département technique, alors même qu'il n'avait que 23 ans, avant de rejoindre, quelques années plus tard, une industrie chimique de fabrication de divers produits domestiques. Le dernier poste qu'il occupa avant son retour au pays était dans une société de BTP, car il était aussi ingénieur en génie civil, mais aussi en ponts et chaussées. Là-bas, il avait conduit l'un des chantiers les plus importants du pays, plus tard classé parmi les merveilles du monde.

Rentré au pays, il fut appelé à la présidence comme conseiller du président. Le président est l'un de ses amis d'enfance qu'il avait pris en mains, notamment en

Châtiments névrotiques

grammaire, en dissertation et en maths. C'est en le coachant qu'il eut son baccalauréat au lycée le plus important de la capitale. Le président ne l'a jamais oublié. Il lui avait permis d'offrir son meilleur cadeau à son père. Car, deux semaines seulement après avoir ramené son diplôme à son père, celui-ci rendit l'âme, heureux, comblé. Ses efforts avaient été couronnés de succès. Il avait pris son fils à part, alors que son épouse était aux champs et lui avait dit ceci : « Mon fils, je suis très fier de toi. J'ai longtemps prié pour que tu aies ces examens. J'ai surtout demandé à Dieu de me faire le plaisir de savourer ta réussite. Maintenant, c'est chose faite et je suis un homme comblé. Je t'ai donné le meilleur de moi-même. Fais en sorte que tes enfants, tes cousins et même tes frères du village ne manquent de rien. Rien ne nous appartient. Tout appartient à Dieu. Fais en sorte que personne de ceux que tu connais ne soit malheureux par ta faute. Occupe-toi de ta mère. Je sais que tu en as les moyens et la volonté. Elle m'a accompagné dans ma longue, mais néanmoins agréable existence. J'ai connu beaucoup de bonheur avec elle, y compris celui de t'avoir. Je vais partir à présent en homme comblé et fier d'avoir accompli ma mission sur cette terre. Retiens ceci, cela pourra t'aider : respecte la créature humaine et tes engagements envers autrui. Sois un homme de parole et de principe. Tes principes, puise-les auprès de Dieu qui nous a créés tous et qui nous aime tous. Construis ton œuvre autour de l'amour de ton prochain. Tu verras que rien ne peut t'arriver. Tout le monde priera pour que tu sois le plus fort. Sois le leader que

Châtiments névrotiques

je n'ai pu être. Sois le bienfaiteur que j'ai essayé d'être. Sois surtout courageux, car la vie demande beaucoup de courage. Ne renonce jamais, fils. Jamais ! » Voilà les derniers mots que son père avait prononcés. Il était loin de l'imaginer et pourtant. Ils n'échangèrent plus aucun mot jusqu'à sa disparition le dimanche suivant sur le coup de midi.

C'est à peu près dans les mêmes circonstances que Dégé perdit son père aussi. Il l'avait rendu heureux en ramenant son diplôme. Un diplôme doublé d'une bourse qui devait le conduire dans la métropole. Ce matin-là, tout le monde était à l'église, sauf Dégé qui trouvait toujours le moyen de se dérober à la discipline familiale sur la religion. Il avait rendez-vous avec la sœur de son camarade dans un buisson à la lisière du village. Il retournait au village en sifflotant quand un voisin l'interpella : « Qu'est-ce qui te rend si content ? Es-tu un inconscient ? Avec ce qui se passe au village, te voilà, gai luron, en train de te pavaner ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait chez eux là-bas, pour que tu nous reviennes aussi inconscient ? Vite, file chez vous, car l'heure est grave ! » Sans trop comprendre ce qui se passait, et n'ayant pas eu le courage ni le cœur de le demander à cet homme, il pressa le pas. En arrivant chez eux, il vit un monde impossible, accumulé autour de la concession familiale. Son cœur battit la chamade. Il ne put poser la question à personne. Fendant la foule compacte, il réussit à s'infiltrer au cœur de leur maison et vit sa mère, tous seins dehors, robe déchirée, assise à même le sol, les jambes tendues, comme c'était de coutume, en train de se lamenter. Elle était

Châtiments névrotiques

malheureuse. Elle venait de perdre son compagnon de toujours. Celui qui, pendant plus de 60 ans, avait partagé son existence, son meilleur confident, son meilleur soutien, la seule personne qui avait su donner à son existence un vrai sens. Il venait de partir, en lui fendant le cœur. Tôt ce matin-là, il l'avait fait venir dans sa couche, car ils ne dormaient plus ensemble depuis des années, et lui avait tenu à peu près ce langage : « Femme, la fin approche. Je crois que je dois te laisser. Ne sois pas triste, car tu m'empêcherais de partir. Pense à tout ce que nous avons vécu, cela t'aidera à traverser ce moment. Pour ce qui me concerne, c'est Dieu qui t'a envoyée dans ma vie. J'ai eu une vie comblée avec toi. Je n'en ai pas connu d'autres, mais je pense que c'est la meilleure qu'on puisse avoir. Je ne sais pas si j'ai fait tout ce que je devais pour toi. Mais que Dieu me pardonne si j'ai failli. J'ai toujours pensé au meilleur pour toi, même si je crois que je ne t'aie pas offert le meilleur. Mon cœur tout entier était à toi. Il est encore à toi. Il ne te quittera que pour aller se loger au creux du coffre divin, du moins, j'espère qu'il y sera. Même s'il ne te restait qu'une heure après moi, sois heureuse. Vis-la pleinement. Ne sois pas triste. Dis-toi simplement que je m'avance. Je vais t'y préparer une place de choix. Une place du genre que je t'ai réservée quand le pape est venu dans notre pays ; une de choix comme quand le président est venu nous honorer dans notre village. Partout où je suis passé avant toi, tu as eu une place de choix. Là-bas aussi, tu seras à l'honneur grâce à moi. Pour tout ce que tu as fait pour moi ; pour ton grand cœur ; pour l'amour que tu

Châtiments névrotiques

m'as toujours porté et que tu m'as offert avec générosité et grâce ; pour la progéniture que tu m'as offerte ; pour les grands moments que tu m'as procurés ; pour la vie incomparable que tu m'as donnée. Pour tout cela, et pour l'engagement que j'avais pris auprès de tes parents quand je leur avais demandé ta main, ainsi que pour toutes mes promesses personnelles, je te dédies mes derniers instants. Je remercie notre Seigneur de m'avoir exaucé. » Il s'éteignit. Dans la douceur. Son épouse en fut révoltée. C'était la fin d'une époque, d'une vie, d'un programme. Elle avait été heureuse avec cet homme auprès duquel elle n'a connu que du bonheur. Un homme bon, protecteur, aimant, qui lui a épargné toutes sortes de peines, malgré son caractère de chien. Il n'avait jamais eu d'yeux que pour elle ; il ne savait pas s'attarder dehors, avec des amis. Aussitôt son travail terminé, il rentrait à la maison, auprès de sa femme à qui il gardait systématiquement quelque cadeau : souvent de jolis souvenirs, parfois des friandises qu'elle recevait avec une égale fierté, toujours avec le sourire. C'était son ami, son frère. Elle venait de le perdre. En aura-t-elle jamais un autre pareil ? Inutile de se bercer d'illusions. C'était fini. Toute sa vie, elle avait pourtant profondément prié pour que le Bon Dieu la reprît avant son mari, car elle ne souhaitait pas avoir à vivre cet affreux vide qui lui enserrait présentement le cœur. C'est vrai que chaque fois, au milieu de cette prière, elle disait aussi à Dieu : « Mais mon Dieu, toi qui décides de tout, si tu me reprenais avant lui, qui s'occuperait de lui comme tu m'as inspirée durant toutes ces années ? Seigneur,

Châtiments névrotiques

tu te souviens comme il est fragile, mon homme, ce parapluie que tu m'as offert. J'ai peur de le laisser seul. Seigneur, donne-moi une réponse. » Ils se disputaient chaque fois que leurs prières achoppaient sur ce sujet, la préséance du départ auprès de Dieu, chacun voulant partir avant l'autre. Dieu n'a pas été sourd à ses doléances. Il a évité à son mari d'avoir à supporter le vide qu'elle aurait laissé, lui si « fragile », comme elle disait. « Quel couple de tyrans !, s'était un jour exclamé Dieu. Vouloir une chose et son contraire, n'est-ce pas de la tentation ? Ces deux vieux peuvent au moins s'entendre sur ce qu'ils veulent non ? »

Mais non Seigneur, les choses ne sont pas si simples. Nous ne savons pas souvent ce dont nous avons besoin. Nous avons parfois nos certitudes, celle de t'avoir. Quoique des fois, les faits nous font croire le contraire. Mais en général, tant que nous croyons que tu es là, tout va bien. On peut se permettre de t'envoyer un missile de surmenage. Exactement comme tu nous en envoies à longueur de journée. Que du surmenage, Seigneur ! Des maux de tête en n'en plus finir. Le casse-tête chinois, c'est ton invention. Nos aspirines et autres infusions n'y peuvent rien, tandis que toi tu es blindé. De plus, si nous tentons de trop t'embrouiller, que fais-tu ? Tu tranches avec ton couteau aiguisé comme les nerfs d'un arabe Choa en colère. On te subit. De fait, c'est toi le vrai tyran. Le pire c'est que tu es suprême. On dirait même que c'est le grand avantage de l'humanité. Enfin, elle s'est fait une raison.

Châtiments névrotiques

Donc, l'homme avait lâché son dernier souffle et sa veuve était éplorée. Le fils était abasourdi. À cause de ses études qui l'avaient éloigné pendant des années de sa famille, il avait des liens tièdes avec ses parents. Il se souvenait seulement des conseils que son père lui donnait quand il était encore gamin, vivant à ses côtés. Celui-ci lui parlait constamment de loyauté, de respect d'autrui, de l'amour du prochain, de la sincérité, du détachement des biens matériels, etc.

Tout cela était bien loin. Il avait grillé ces codes de conduite des centaines de milliers de fois. Il s'en était même constitué un qu'il vulgarisait autour de lui. Il était devenu un homme très influent et comptait autour de lui une armée de fidèles. Il avait cependant retenu un des éléments essentiels de code éthique paternel : la loyauté. Avec grand I. Il savait mieux que quiconque soutenir, jusqu'à l'effacement de soi, son patron. Qu'il cessât de vivre, il suffisait simplement que son patron le désirât. Il se serait exécuté. Sans se poser la moindre question, sans la moindre hésitation. Il l'avait fait Dégé à vie, lui permettant de voler d'une entreprise à l'autre, de surfer sur les caisses de celles-ci, d'organiser des coteries un peu partout. Il aurait été certainement quelque chose d'autre, mais il estimait qu'il lui devait tout. C'est son père qui avait raison sur ce coup-là. La loyauté était le premier commandement de la vie. Elle payait toujours, pensait-il...

Dégé avait voulu monter dans sa voiture pour se rendre au commissariat, mais les policiers venus le chercher lui avaient rudement indiqué le contraire, le faisant monter dans un

Châtiments névrotiques

fourgon banalisé qui sentait la sueur, la fumée et le roussi. Assis sur la banquette arrière constituée d'un banc en bois vissé sur le plancher, il était entouré par deux de ses tourmenteurs qui lui meurtrissaient les hanches avec leurs arsenaux de flics accrochés sur leur tenue. Les flics jouaient en même temps des coudes, l'air de ne pas y toucher, pour lui « arranger les côtes ». Quand il voulut geindre, ceux-ci lui intimèrent en chœur l'ordre de se taire. Il eut un sourire gêné et resta muet. Tel que c'était parti, se disait-il, la journée serait rude. Autant mieux ne pas faire le difficile.

Son ami l'aurait-il laissé tomber comme une vieille chaussette ? Il en était retourné, car tout son univers était en train de s'écrouler. Se pourrait-il que les notions d'amitié et de loyauté que lui avait enseignées son père ne signifiassent plus rien. C'était donc de la poudre aux yeux, la prétendue protection qu'on attribuait au président à son égard. C'était uniquement un piège à cons. D'avoir cru à la sincérité d'un type qui en avait sacrifié plus d'un, qui avait humilié ses meilleurs amis et ses irréductibles fidèles pour une vétille, était totalement idiot. Il se croyait dans le cercle des privilégiés. Il se rendait ainsi compte que chez cet hypocrite d'ami, il n'existait que des cercles de serviteurs, mieux d'esclaves à sa merci qu'il pouvait disgracier à n'importe quelle heure. On ne l'avait pas bien compris quand il se vantait de sa capacité à anéantir, d'un seul coup de tête, tous ceux qu'il trouverait sur son chemin. Comment avait-il pu être si aveugle, lui qui détenait l'art des plans pour s'en sortir, lui qui aurait pu être une espèce de propriétaire de

Châtiments névrotiques

brevets d'histoires alambiquées, visant toutes à embobiner son vis-à-vis. La vie ne serait-elle qu'une succession de paradoxes ? Mais pourquoi ses paradoxes à lui se retournaient-ils contre lui ? Il fut pris d'une grosse émotion quand pendant ces réflexions, une bouffée d'air pollué chaud transperça ses narines et ses poumons. Dégé, le très grand Dégé, respirant un air pourri, non aseptisé. C'était le monde à l'envers. Depuis des lustres, il n'était plus capable de dire à quoi ressemblait l'air naturel, non conditionné. Il était rarement exposé à l'air courant, ne sortant de son véhicule que pour rentrer dans son bureau, les différents hôtels qu'il fréquentait ou dans sa résidence où la température était étudiée et faisait constamment l'objet d'une surveillance quasi scientifique. Il était de temps en temps perturbé dans ses digressions par le cliquetis du fourgon de la police. Toutes les suspensions de cette voiture d'une autre époque étaient complètement usées. De l'intérieur, on voyait le sol défiler en dessous, à travers de larges trous ouverts par la rouille et le temps. La voiture les balançait dans tous les sens. Les policiers étaient des habitués. Son corps si méticuleusement soigné était sujet à des secousses et des traitements rugueux inhabituels. Le commissariat était à quelques encablures seulement de son domicile, mais dans cette voiture, on aurait dit le bout du monde. Il ne savait pas s'il fallait prier pour qu'ils arrivassent plus vite au commissariat, autre haut lieu d'insalubrité ou alors si c'était mieux de traîner quelques courtes minutes en route. En fin de compte, il conclut que la messe était dite. Son histoire

Châtiments névrotiques

semblait déjà écrite. Il serait torturé, maltraité, humilié comme c'était la coutume dans tous les commissariats du pays.

En effet, une fois dans un commissariat, il n'y avait ni ange ni démon. Tout le monde était bon pour l'enfer. Sauf bien sûr ceux qui achetaient à coups de billets de banque un traitement de faveur. Il ne tint pas à prier. D'ailleurs savait-il seulement prier ? Il y avait bien longtemps qu'il avait cessé de méditer, de penser à autre chose qu'à la jouissance de la vie. Jamais malade, jamais de soucis, à part ceux qu'il se cherchait afin d'avoir, comme il disait, « une existence normale ». Dieu ou le diable pour lui étaient pareils. C'étaient deux tyrans qui soumettaient les hommes à leurs dures lois. L'un à des commandements abscons, idiots et impossibles à satisfaire ; l'autre, un vrai malade qui vous brandit au nez toutes sortes de tentations aguichantes irrésistibles. Pour lui, l'un et l'autre formaient un tandem infernal, indéboulonnable. Deux diables de siamois qui mènent la vie dure aux humains. Des imbéciles d'humains qui, sous prétexte qu'ils sont dotés d'une raison, se compliquent stupidement la vie alors qu'ils pouvaient se contenter d'exister comme les plantes ou les animaux : vivre sans se poser la moindre question, s'accommoder de la nature. En trop réfléchissant sur la vie et sur eux-mêmes, ils ont réussi à créer dans leur imaginaire deux monstres qui pourrissent leur quotidien et leur existence. Pourtant, personne ne leur demande autant. Puisque Dieu ou démon, les jours se succèdent, les nuits aussi. Et tout le monde court

Châtiments névrotiques

irrésistiblement vers la décrépitude. Pourquoi donc prier et qui prier ? Et pour quoi dire ? On est tous pris au piège. Le pire c'est que, le sachant, on continue quand même à faire semblant, alors qu'il aurait suffi d'attendre tranquillement la fin. On feint de l'ignorer. Les uns après les autres, nous périssons. Nous nous en accommodons. Nous coulons en larmes à la disparition de l'un des nôtres ; nous sommes tristes, mais nous nous souhaitons quand même cent ans et bons. Ce qui ne nous empêche pas, si nous les avons, nos cent ans, de finir en guenilles nauséuses plissées. Nous nous prenons très au sérieux alors que nous sommes peu de chose. Nous ne voyons pas que notre longévité nous expose à plus de souffrances encore : à la disparition de tous nos enfants par exemple, de tous ceux que nous chérissons...

Dégé était mal dans sa peau. Il avait fait pleurer des milliers de jolis yeux, fait déteindre toutes sortes de maquillage, froisser tant d'orgueil et autant de personnalités dans ses attitudes narcissiques sans jamais sourciller. Ce qui lui arrivait ressemblait étrangement à un retour de bâton. Il y a une fin à tout, semble-t-il. Était-ce la fin de Dégé ? Il en était effrayé. Surtout quand il se souvenait de cette phrase que des opposants, excédés des abus du pouvoir qu'il servait, faisaient valoir : « No condition is permanent. » Rien n'est jamais acquis en effet. Quand il franchit la porte du commissariat, bracelets de nacre aux poignées, par réflexe, certains policiers de la main courante lui donnèrent le « café ». C'est de cette manière que pendant des années, dans la rue, au stade, au parcours Vita, en boîte de nuit, dans les

Châtiments névrotiques

ascenseurs et halls d'hôtel, ils procédaient pour lui extorquer de l'argent. Dégé baissa le regard. C'était la pire des moqueries qui pouvait lui arriver. La déchéance, pensait-il.